

*Jacques KRICKILLON*

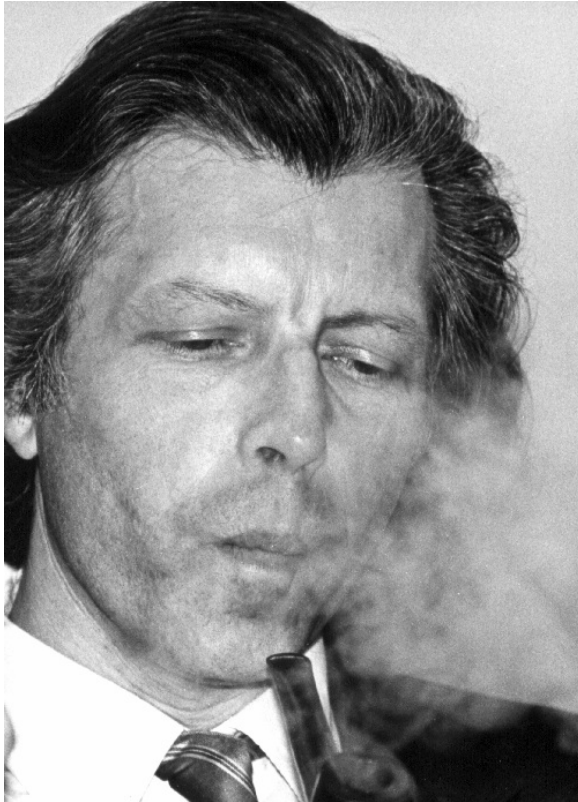


Photo : © J.-L. Geoffroy

**Par Michel JOIRET**

PROVINCE DE LUXEMBOURG  
*Service du Livre Luxembourgeois*



**À la fois tragique et somptueuse, lyrique et épique, l'oeuvre de Jacques Crickillon s'inscrit d'emblée parmi les plus marquantes de son époque.**

***« Un auteur désormais inévitable »***

Alain Bosquet, *Le Monde*

## ***Bibliographie***

Né à Bruxelles le 13 septembre 1940, l'auteur de ***La barrière blanche*** (1974, André de Rache) est licencié en philosophie et lettres. Sa connaissance de l'Afrique et de l'Extrême-Orient, son intérêt pour la sociologie, l'histoire de l'art et des religions s'accompagne d'une passion pour la littérature extra muros.

Ce professeur d'Histoire des Littératures au Conservatoire royal de Bruxelles a reçu au fil du temps un grand nombre de distinctions qui soulignent l'intérêt de son oeuvre et le continuité de sa démarche. Citons le Prix Franz De Wever, de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises de Belgique, le grand Prix triennal de Littérature du gouvernement belge, le Palmier d'Or du Festival international de la Francophonie à Nice, le Prix Rossel 1980, le Prix Charlier-Anciaux de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises de Belgique pour l'ensemble de son oeuvre.

Alors que d'aucuns sont encore confinés dans une certaine idée de «la belgitude», Crickillon nous livre des commentaires précieux sur le roman noir, sur les oeuvres de Tchekov, Dostoïevsky, Kafka, Faulkner, Michaux, Bosquet, Himes. En réalité, la curiosité de Jacques Crickillon est alimentée par la nécessité profonde de répondre par la sensibilité et l'intelligence aux forces destructrices d'une vie intérieure mouvante et tourmentée.

Ce «faiseur d'images» se situe à la hauteur du rêve et de la réflexion. L'artisan opiniâtre et rageur entretient un climat étrange où les mots, les couleurs et les odeurs sont bien ceux d'une aventure totale.

Rien n'est gratuit dans le travail de Crickillon, ni la poursuite de la forme et du genre, ni le souci d'échapper aux barrières des paysages et des individus. Rêve ou cauchemar, la séquence isolée par le poète approche de très près une forme de fantastique qui tient davantage aux signaux de l'inconscient qu'à la volonté délibérée d'opter pour une écriture singulière.

On a peut-être un peu vite évoqué Saint-John Perse en parlant de l'oeuvre de Crickillon ; en effet, si le souffle de l'auteur d'*Amers* s'y retrouve dans des pages délibérément larges et puissantes, le sens du sacré et celui de la cruauté trouvent bien vite leurs marques dans une expérience de vie continue.

Critique littéraire remarquable, romancier débarrassé de toute éthique du roman traditionnel, Crickillon avance son registre propre sans se soucier du *genre*, un peu comme le fait Jean-Pierre Otte dans d'autres perspectives. Ce Bruxellois qui laisse « transpirer » les murs de sa ville est un voyageur de l'universel ; sa solitude est planétaire. Et si le lyrisme luxuriant dont il nous inonde dans la plupart de ses oeuvres nous fait approcher une sensualité irradiante, la scansion même de la phrase à la fois périodique et morcelée nous rappelle que le désert de *là-bas* peut être à l'image de la solitude *d'ici*. En cela, Jacques Crickillon est décidément un auteur inclassable.

L'aspect « dramatique » de son oeuvre prolonge son ambiguïté et son absolue originalité. Enfant naturel de Lautréamont, pionnier des sables lisses, Crickillon est peut-être l'auteur le plus proche de nous par l'inquiétude qui nous habite et qu'il révèle comme les ors un peu troubles d'une toile de Van Gogh ou les masses colorées et odorantes d'un Gauguin prisonnier cruel de sa propre magnificence.

Actuellement, au faîte d'un art qui concilie une certaine luxuriance rhétorique avec la rigueur et la maîtrise d'une écriture simple et ouvragée à la fois, Jacques Crickillon développe une épopée intérieure inspirée et

*Jacques CRICKILLON - 6*

cohérente. Son dernier livre, *Neufroyaumes*, ne laisse planer aucun doute sur la portée et la mesure de son talent.

## ***Bibliographie***

Poésie :

- *La défendue*, Bruxelles, André De Rache, 1968.
- *L'ombre du prince*, Bruxelles, André De Rache, 1971.
- *La barrière blanche*, Bruxelles, André De Rache, 1974.
- *La guerre sainte*, Bruxelles, André De Rache, 1975. Grand Prix triennal 1977
- *À visage fermé*, Bruxelles, André De Rache, 1976.
- *Régions insoumises*, Éd. Vérités, 1978.
- *Région interdite*, avec 11 collages de Ferry C., Éd. Cyclope, 1978.
- *Colonie de la mémoire*, Bruxelles, Renaissance du Livre, 1979. Palmier d'or du Festival de la Francophonie de Nice.
- *Approche de Tao*, Éd. Vérités, 1979.
- *Nuit la neige*, avec 11 collages de Ferry C., Éd. Vérités, 1981.
- *Retour à Tawani*, Paris, Pierre Belfond, 1983.
- *L'Indien de la Gare du Nord*, récit-poème, Belfond, 1985.
- *Grand-Paradis*, récit-poème, L'Age d'Homme, 1988.
- *Oreilles-Coquillages*, sous le pseudonyme de Frank Paradis, Le Pré aux sources (Bernard Gilson), 1989.
- *Sphère*, Lausanne, L'Age d'Homme, 1991.
- *Neuf royaumes*, Amay, L'Arbre à Paroles, 1992.
- *Viole et voyageur*, Lausanne, L'Age d'homme, 1992.
- *Enfant avec cravate et peintures de guerre*, sous le pseudonyme de Frank Paradis, Le Pré aux Sources, 1992.

Essais :

- *L'oeuvre romanesque d'Albert Ayguesparse*, Bruxelles, André De Rache, 1970.
- *André Miguel*, Éd. Subervie, 1977.

Récits :

- *Cinq récits*, dans *Bruxelles à mur ouvert*, Éd. Vokaer, 1980.
- *Supra-Coronada*, Bruxelles, Renaissance du Livre, 1980. Prix Rossel 1980.
- *Parcours 109*, Bruxelles, Renaissance du Livre, 1982.
- *La nuit du Seigneur*, Legrain, 1983.
- *Le tueur birman*, roman, Belfond, 1987.

Dramatiques radiophoniques :

- *Sommeil blanc*, R.T.B.F., 1980.
- *Le cobra noir*, R.T.B.F., 1981.
- *La ronde du chevalier*, R.T.B.F., 1982.
- *Le cri de Tarzan*, Radio suisse romande, 1984.

Theâtre :

- *Avec Ramsès*, réalisé par l'Atelier rue Sainte-Anne, 1984.
- *Neige-Ibiscus*.
- *Le radeau dans la cave*.

*De livre en livre, Crickillon approche d'un idéal de clarté et d'efficacité, comme s'il voulait mettre sa science au service de la restitution d'une émotion pure. Crickillon écrit comme on gifle, il impose à son auditoire un témoignage, il le force à l'écoute d'un cri longtemps retenu, dont il aurait enfin trouvé la traduction en un langage communicable. Un grand écrivain, parfaitement maître de ses moyens.*

Jacques De Decker, *Le soir*, 1987.



## ***Texte et analyse***

*Des cités et des séquences finissent par se confondre c'était à prévoir on n'exerce pas impunément un tel travail de sape sur la mémoire peu à peu les minces parois s'incurvent se rejoignent et tout est à refaire mais à partir de quelle mémoire quand on en est arrivé à tant et tant de résurrections quel être encore se redresse pour parler de soi du monde à travers soi qu'une poupée d'exorcisme toute transpercée figurine aveugle qu'on fixe dans l'effroi la colère le dégoût et qu'on jette au feu du premier froid*

**(Retour à Tawani)**

Poésie libre. Libérée? Prose poétique? Certes, Crickillon est un conteur. On pourrait toutefois ajouter que le conte est chez lui un dérapage contrôlé de l'image. La ponctuation est absente car il est bien question pour le lecteur de *reconstituer* la scène.

Une impression première : la confusion, l'inéluctable confusion entre le monde et soi : personne et univers confondus, où se situe la personnalité? *Des cités et des séquences* : les sifflantes proches de l'allitération comme *le feu du premier froid*, la musicalité, ou plutôt, la tonalité, le jeu d'ambiance, car situer Crickillon, c'est d'abord parler du climat. *Séquence* évoque irrésistiblement le cinéma comme ces cités de carton pâte, presque un décor de fin du monde (du monde civilisé, colonisé semble-t-il, par la mémoire).

*Travail de sape sur la mémoire* : ce travail, probablement sacré et inéluctable comme l'est celui de Sisyphe, implique une douleur inavouée (*les minces parois s'incurvent se rejoignent*). La construction antithétique n'apparaît qu'à la seconde ou la troisième lecture : *finir, refaire*, mais, chez

le poète, l'univers est avant tout un jeu de confusions et d'agitations quasi convulsives : de quelle mémoire : n'y aurait-il pas ici quantité de vies circonscrites dans une même mémoire?

*Tant et tant de résurrections* : la force que dégage souvent la poésie de Crickillon est d'autant plus étonnante qu'elle s'exerce sans objet, perdue à jamais dans un tout qui mêle, croise les séquences de l'univers et les images refoulées de la vie intérieure.

La résurrection s'accompagne d'une évidence :

*parler de soi  
du monde  
à travers soi*

Tel est le monde ou la mémoire, prisme, tête d'obsidienne interrogée, pressée comme une orange et gonflée de vie, car le poète évoque l'écran à *travers* qui naît entre le monde et soi. Mais le geste de la vie qui consiste à refaire en permanence un catalogue d'images est en rupture avec la réalité, la terrifiante inanité des gestes cent fois recommencés, des pensées vainement reconduites.

*Poupée d'exorcisme, figurine aveugle* : ne pas s'y tromper : l'acte de la mémoire est un acte initiatique ; sa manipulation est d'autant plus cruelle qu'elle révèle une pensée toujours recommencée, ces figurines, ces moments de soi qu'on tue, qu'on pousse au sacrifice et, semble nous suggérer le poète, qu'il est indispensable de tuer pour que tout soit à *refaire*.

Mais comment ne pas se maudire de se dessaisir du temps qui passe en jetant, non sans les abominer, les parcelles les plus intimes de soi-même, les figures multiples que le temps nous prête.

*L'effroi, la colère*. le dégoût : la consommation de soi par les images dispersées du temps ne se fait pas sans horreur ni sans colère. La lutte du

poète est d'autant plus intense que le dégoût dont il parle n'évoque pratiquement que lui-même. Énumération, choix du terme propre : travail de *sape*, constructions brisées, anacoluthes, antithèses, le travail du poète se situe dans la restitution même des mots, les réussites s'alignent sur des constructions à double, à triple lecture : *feu du premier froid* car il est clair que ce que fixe la mémoire ou son aval n'est jamais que l'image manquée et insatisfaite d'une parcelle capitale de soi. Mais l'auteur nous l'a dit en début de texte : *c'était à prévoir*.

Crickillon ne nous laisse guère espérer : fatalité, sacré, profanation, les images *fixées* seront donc les déjections de nous-mêmes. Toute harmonie est impossible. Nous reste le rôle du prêtre défroqué qui pratique l'exorcisme dans un monde artificiel : *poupée d'exorcisme toute transpercée*, nous reste au-delà de ce carnage de la mémoire la construction des *séquences* avec la seule énigme sensorielle des *cités et des séquences* pour édifice. La palette infiniment riche de Crickillon est l'envers même du désespoir, nous dirions : sa couleur, sa marque, mais elle ne nous saisit qu'en état de choc, de rêve, d'amour ou de violence. Le retour à l'ego est aussi l'un des multiples retours à Tawani.



## **Choix de textes**

*Le cercle conduit à bien des errances  
- ainsi un soir nous promenions-nous mon âme et moi*

*Le château sommeille autour de son mur  
- un paravent ma chère un bristol corné  
- tiendrait la portière ce mec  
- un jeune juif peut-être*

*Des chiens blancs rôdent autour de la demeure  
- le sourire et la grogne je ne m'y fierais pas fou  
fou vous dis-je*

*- lui disais-je mais la confiance d'une femme la charité d'une  
femme l'abnégation d'une femme*

*Des chiens blancs passent entre ses jambes presque nues  
- des mots de ses lèvres presque closes font un cercle de fouet - le  
sourire familier ouvre les portes solennelles  
- il y a dans ses yeux une fleur qui fane*

*Il n'y a presque plus d'espoir chaque nuit que l'ombre bouge à peine*

**(La barrière blanche)**

*de Babylone et les aurores comme les filles à la rivière  
et midi comme la femme chavirée dans le brun des palais  
ô jadis tournoyant avec des mots de bienvenue des moqueries  
des saluts des rires enfantins et des paroles*

*d'adolescente  
comme un couple de brebis  
et des paroles d'adolescente comme la porte à l'aurore sur le  
désert en feu  
et des paroles d'adolescente comme l'ombre mince et bleue à  
midi sur les terrasses  
et des paroles d'adolescente à la nuit dans le frais bruissement des  
arbres comme deux chevilles dans la main*

**(Colonie de la mémoire)**

*Ce jour-là, on vous traque.  
Déjà, le chien du voisin, la sono du voisin, la femme du voisin, la poubelle  
du voisin, les chiens chats sonos femelles poubelles de tous les voisins,  
sans parler des odeurs.  
Ce jour-là, une fois de plus, le voisin vide sa poubelle dans votre  
poubelle. Vous voilà plein d'ordures étrangères.  
On a beau en avoir l'habitude ! D'autant qu'il est bien difficile de  
reconnaître là-dedans ce qui vous est propre !  
À moins de fouiller. Mais sale, sale ! Quand passent les éboueurs, c'est  
vous seul qu'ils regardent. Plus qu'à refermer le couvercle. Et attendre.  
Où va-t-on vous déverser ? Dans quel nirvana du détritius ?  
Après, ça continue. Pas d'avenir pour l'ordure.  
À moins de faire dans le grandiose, le doré sur boîte. Toi, tu n'auras vécu  
que la vidange.  
Ça te prend en fin de journée, le trop-plein. Jusqu'au bout, tu t'évacues.  
Le voisin applaudit. La femme du voisin roucoule. Tu t'envoies avec les  
pigeons, qui te laissent tomber, c'que c'est dégoûtant, ces bêtes-là !  
O nuages, blanc jeune fille, vert lune, rouge océan, vaste vivre enfin, et  
puis, un peu plus tard, un gouffre de silence.  
Cette nuit-là, on vous coince.  
Les paroles reviennent. Chaque mot comme un meurtre dans le dos.  
Qu'est-ce que j'ai dit, mais qu'est-ce que j'ai dit ! Il y a des visages de*

*gosses qui vous fixent dans le noir. Des vies qui brûlent. Des jardins morts. Une chance qu'on soit si fatigué ! Quand même, c'est dur de savoir parler. Les mots vous jugent, ordure, vous exécutent, poubelle, vous déversent au dépotoir ensoleillé de la mémoire.*

*Ce matin-là, les éboueurs passent. Vous êtes au bord du trottoir. Ils vous prennent. Le broyeur attend. Lui et vous, une communication, enfin ! Le soleil jamais ne décline sur les débris anonymes. Grâce, ciel et terre, et que l'absence nous soit rendue.*

**(L'Indien de la Gare du Nord, pp.85-86.)**

### **Sous un faux nom**

*La dernière lettre à cette crapule ! Il ferma l'enveloppe, sortit dans le couloir. Capricieuse, la minuterie ! Il dévala les escaliers sous les tremblements du néon et à hauteur du troisième étage, toutes les portes étaient ouvertes sur des appartements vides et par les fenêtres nues on distinguait les enseignes des bordels, il rencontra Frieda von Hardenberg. Etait-elle sortie de l'une des pièces ou venait-elle des étages inférieurs, de la rue peut-être ? Elle portait son uniforme de cuir noir aux insignes d'argent. Le bonheur de la voir enfin se nuança aussitôt d'un ennui proche de l'irritation. N'aurait-elle pas pu apparaître après qu'il eût posté la lettre ? Un homme doit régler ses comptes. Il la salua cependant, avec plus que de la cordialité, une flamme retenue, voilée, qui n'allait pas tarder à s'élancer, et qui voletait aussi dans ses yeux, des yeux de braises pensa-t-il avec colère quand elle se campa au milieu du palier, l'empêchant de poursuivre sa descente.*

*Vous ne devez pas envoyer cette lettre, dit-elle, vous n'auriez pas dû l'écrire, vous devriez y renoncer. Pour toujours. Pour toujours.*

*À jamais. À jamais n'est-ce pas ? Ses mains serraient si fort l'épaisse enveloppe qu'on entendait, dans le silence de la cage, se froisser les feuilles.*

*Dans le même temps où il balbutiait d'indignation, il se souvint qu'en la voyant il s'était demandé s'il existait vraiment. Cela n'arrivait jamais en écrivant. Elle le vidait ; il ne restait sous les turbulences de la pauvre lumière, qu'un pantin. Le pantin pouvait-il bouger, pouvait-il parler? Il fit un pas de côté, elle fit de même. Il dit, laissez-moi passer ! elle dit, laissez-moi passer !*

*Il dit, vous savez que c'est impossible ! elle dit, au contraire, c'est très facile, il suffit de remonter ensemble. Ensuite, pendant un long moment, il n'écoula plus.*

*Puis : donnez-la-moi ! Je vais la détruire. Nous monterons tous les deux et il n'en sera plus jamais question. Ses cheveux, qu'elle avait dénoués, flottaient au vent d'une vitre brisée.*

*Pourquoi ce soir ? Il y a dix ans, vingt ans ?*

*C'était mon premier amour. Si vous l'envoyez, elle nous anéantira.*

*Et moi? dit-il. La minuterie s'était éteinte trois fois déjà. Le grand, le seul amour ! Il y a une infinie différence.*

*Il rit. Il s'entendit rire et en fut horrifié. La lumière s'éteignit et il bondit vers la rampe, s'y laissa glisser, d'étage en étage, fut projeté par la porte ouverte sur le trottoir trempé de pluie, ramassa l'enveloppe, se redressa, courut vers le coin de la rue. Elle était poisseuse et déchirée, l'adresse illisible ; il la jeta dans la boîte et revint en courant, s'arrêta, elle est partie, elle est certainement partie, marcha lentement vers l'entrée, une musique douce venait du bordel d'en face, ferma la porte et entama la remontée.*

*Le troisième était plongé dans l'ombre et il n'alluma pas la minuterie. Par une fenêtre au fond d'un appartement désert on voyait clignoter la femelle généreuse. Il arriva épuisé au sommet et regarda à peine le petit garçon qui lui tendait une enveloppe. C'était la lettre que la demoiselle avait dit de lui remettre. La demoiselle lui avait donné de l'argent pour qu'il lui porte la lettre, il la tendait à bout de bras, elle était très jeune, avec de longs cheveux comme de la soie et une robe blanche, elle avait l'air d'une fleur, elle avait dit que c'était la première lettre. Il la prit, la tint un moment entre ses doigts. Elle tomba dans le noir. Il entendit quelques temps chute de l'écriture.*



## ***Le différent***

*Quand les envahisseurs pénétrèrent dans le royaume, ils furent d'abord surpris par l'étendue des forêts, par la multitude des rivières, si nombreuses qu'aperçues des crêtes elles semblaient s'enchevêtrer, par les senteurs violentes qui montaient en brusques vagues de cet immense et luxuriant marécage. Mais ils trouvèrent quand même, au pied de la falaise, une courte plaine herbue dont ils abattirent les antilopes pour festoyer et où ils établirent un camp de fortune, fortifié à la hâte, dont le muret d'enceinte demeure la seule trace de leur passage, l'unique vestige, préservé par sa dérision, du vaste et long bouleversement qu'ils devaient imposer à un territoire jadis illustre, alors tombé en faiblesse et somnolence, aujourd'hui totalement dédaigné.*

*Dans le cercle de pierre, ils festoyèrent donc, avivant de hauts brasiers et dansant entre eux jusqu'au vertige, mangeant, dormant toute une semaine, jusqu'à l'inquiétude, jusqu'à l'angoisse de ne voir surgir aucun adversaire. Les chefs s, irritèrent, leurs guerriers les poussèrent à des combats féroces, des duels à mort, et beaucoup furent jetés dans les broussailles où ils pourrissent. Un jeune homme farouche et silencieux, beau comme la lance, d'une extrême sévérité, égorgea le dernier vainqueur, attendit, devint roi sans un mot, par la terreur de son regard de jade.*

*Le camp provisoire fut abandonné : la horde progressa.*

***(Supra coronada)***

*Dédoublé, le poète, qu'il regarde son poème! Déchirure où s'amoncele la poussière de ce qui fut sans être. Ta foi, ta force. Parmi les arbres, les pierres... dans l'oeil d'une vache? Qu'il est facile d'être tigre dans la forêt, puis requin dans l'océan, fleur bleue au bord du chemin !*

*Nous gagnons par d'atroces venelles le Royaume de sérénité où nous attendent les mots d'amour, les mots de l'amour, ce silence vibrant qui fut notre prélude.*

**(Neuf royaumes.)**

*Neuf royaumes. Constellations du regard puéril. la mer  
Dans le gouffre de l'escalier chantait ses légendes.*

*Et nous, qui n'étions pas, remontant dans le noir les marches de la  
mémoire.*

*Vers quelle explosion de verrière, vers quel commando céleste qui sauve?  
Et quand?*

*Quand donc verrions-nous, au terme des calvaires, s'il en est,  
Cette face de Dieu qui devait être nous?*

\*

*Quand nous étions enfants, le voyage, c'était, au fond de la prairie, ce  
cercle de pierres où se pose un oiseau.*

*Quand nous étions enfants, savions-nous l'enfance? cette lisière sans  
cesse à regagner, où sourire des secrets nus.*

*Voyage l'ultime... Qui chante dans la maison, entre la pipe du grand-père  
et l'image de la communiant?*

*Les années perdirent leurs noms. L'ours blanc te broie au seuil du Vide.  
Nul repentir. Pardonnez-moi ! Et des nouvelles de l'ailleurs, n'y comptez  
pas !*

*Jacques CRICKILLON -19*

*Neuf soleils, immobiles, dans la nuit du Royaume.*

*(Neuf royaumes.)*



## Synthèse

### De *La défendue* à *Parcours 109*.

**U**ne rhétorique folle et superbe (1). Certes et la puissance du chant, la redécouverte de l'épopée par l'intérieur, par le caractère spontané de sa démarche, mais surtout, par l'aventure qu'elle révèle. *Ecrire de tous côtés*, écrivait en substance Jacques Crickillon, qui affirmait ainsi le caractère irréversible et généreux de son langage.

Mais oublier la mobilité de l'inspiration de Crickillon, ne pas souligner le caractère polyvalent de son art serait en quelque sorte mutiler une machine à prendre la mesure de son temps : *Irving C. Smith résolut d'écrire un roman policier qui serait tiré à des centaines de milliers, peut-être un million d'exemplaires et dont le cinéma ferait une fracassante adaptation* (2).

Gigantisme et polychromie des paysages, du siècle, dimensions multiples du cauchemar ou du rêve, les éléments d'appréciation des choses se doublent chez l'auteur de *La barrière blanche* d'une grande diversité des moyens pour appréhender le palpable comme l'impalpable. Poésie, prose, théâtre, quel que soit le genre, la confusion entre le vécu et le non-vécu demeure.

---

1. Alain Bosquet, in *Le Monde*, p.21, 26 octobre 1979.

2. In *L'immortel*, récit dans *Supra-Coronada*, p.125, Renaissance du Livre, 1980.

La maîtrise de l'écrivain s'affirme au fil des publications, l'oeuvre gagne encore en densité et en intensité. Comme s'il voulait mystifier son drame intérieur, Crickillon pose les pièges merveilleux d'une lecture plurielle et égare volontairement le lecteur dans le dédale de sa propre vision. Ainsi se multiplient les métaphores, les anacoluthes, les métonymies, ainsi s'enrichit la panoplie des cartes du bout du monde (Crickillon nous invite dans une palmeraie, *une fête perpétuelle*, dans d'anciennes et de nouvelles colonies où la sensualité se mesure à la grâce d'une jeune fille aux traits fins comme à la disgrâce d'une femme porteuse de maléfices. Et le narrateur éclairé balance entre le paysage rêvé et le paysage vécu, tout enivré d'images gigognes : *c'était une vieille colonie ocre et blanc et vert d'algue et vert pomme et vert de palme une journée nonchalante une nuit rieuse un air espiègle de danseuse nue* (3).

Comment ne pas s'interroger sur une réflexion tirée de son contexte certes, mais combien révélatrice d'une lancinante douleur : *Les médiocres finissent toujours par vous voler votre vérité* (4)? Le lyrisme de Jacques Crickillon s'accompagne en effet d'un subtil échange avec les autres ; le critique distinguerait sans doute ceux qui de toute manière, n'accéderont jamais à *la palmeraie*. Le poète *voleur de feu* est aussi gardien d'un feu secret, probablement son angoisse d'être, le sentiment terrible de sa différence.

Il est clair que Jacques Crickillon ne nous a livré qu'une infime partie de lui-même et qu'il reste à découvrir. Mais par son discours mû par un appel incessant à toutes les formes de l'expression, par la richesse d'une inspiration confusément orientée vers la recherche des autres et de soi-même, et tout ornée d'inventions lexicales, l'auteur des Régions insoumises est déjà dans un patrimoine singulier qui est celui des Lettres françaises de Belgique.

---

3. In *Colonie de la mémoire*, p.33.

4. *Songe et vigilance*, in *Supra-Coronada*, p. 154.

Mais s'il évoque cent fois une improbable mémoire : *Je n'ai pas oublié les quatre heures du matin dans les ports mais qu'importe la mémoire est une boule de cristal elle tourne les petits bateaux deviendront grands puis les épaves puis des cabanes sous les palmes et personne ne lit plus sur la proue ce nom de femme tant aimée (5)*. C'est le personnage enfui derrière la personne que Crickillon va sans nul doute tenter de nous révéler. Car le solitaire n'ignore pas la duplicité d'être et il l'exprime dans une langue que n'aurait pas désavouée Lautréamont : *...je ne cesse de m'appeler à l'aide mais les forces du sauveteur déclinent... il me lâche dans l'effroyable image où je tremble éperdument*.

Pièce après pièce, la mosaïque d'une conquête fabuleuse se restitue. La femme, d'abord, au centre de toute vie : *Et je dessine sur la page avec des mots l'empire de mon amour (6)* ; le silence et la violence du silence réfléchi par la vie des autres. Icône gigantesque, chanson de geste dont les haltes sont bien celles du cauchemar ou du rêve, le poète que nous lisons aujourd'hui a peut-être gagné en fluidité en ne perdant aucune des ressources qui ont affirmé son identité depuis les premiers textes. Maître de son art, Jacques Crickillon ne le devient paradoxalement que dans la mesure où il perd toute maîtrise d'une sensibilité follement libérée. La mort, l'amour, le temps, la mémoire en resteront probablement les archétypes, la violence, sa dynamique.

Sans doute faudrait-il évoquer la modernité d'un tel voyageur, son bagage de mots sensoriels, l'effloraison de noms de villes et de villages qu'on peut croire inventés tant ils s'associent à des parfums, des couleurs et des saveurs nouvelles. La géographie de Crickillon s'inscrit sur des cartes muettes où la fantaisie de l'instant rejoint la brutale intrusion d'un souvenir. Et le lecteur se déplace, se recompose son propre voyage

---

5. *Régions insoumises*, (9).

6. *Ibidem* (2).

intérieur. À lui de ponctuer, de s'interroger, de se souvenir en marge ou de s'inscrire dans le rêve ou le cauchemar du narrateur.

Sans doute ne peut-on parler de Crickillon sans développer toute la problématique de l'amour unique et multiple, l'identité de la femme inventée ou la proximité charnelle d'un désir ambigu. Il faudrait aussi que toute la sémantique de la solitude soit abordée, avec son paysage de bars, de déserts, de ports du bout du monde. Sans oublier bien sûr que les séquences de la vie ont le coeur pour parapet et que l'intensité des images alterne avec une sensibilité parmi les plus exigeantes.

Mais il importe de ne jamais lire Crickillon sans accepter de s'ouvrir à sa propre dialecture.

\* \* \* \* \*

### ***Neuf Royaumes : radioscopie et prospective d'une oeuvre...***

Il est aujourd'hui possible de mieux situer l'oeuvre de Crickillon dans l'ensemble d'une production déjà copieuse et dans la perspective de la poésie contemporaine. En effet, les idées maîtresses ont été approfondies au fil de l'oeuvre et la fidélité du poète aux valeurs essentielles qu'il a définies, facilitent le travail de l'exégète. Cette pénétration au vif des choses et sans aucune complaisance avec l'accessoire et l'événementiel fait d'ailleurs de Jacques Crickillon l'un des poètes les plus significatifs de son époque. Pesant de tout son poids sur l'idée qu'il peut avoir de sa condition d'homme, l'auteur de *Supra Coronada* restitue en quelques séquences fortes et dans un catalogue d'images suggestives et prégnantes, les signes distinctifs d'un parcours exigeant et singulier.

Hautaine dans la mesure où le dérisoire n'a pas droit de cité, une telle oeuvre se distingue surtout par la distance qui s'élargit entre les choses et



la leçon qu'elles sous-tendent, entre la vie d'un homme et le signe qui l'identifie. Identification et authenticité semblent d'ailleurs être les balises d'un écrivain qui ne consent d'autre ouverture au monde que « la porte étroite » de sa propre rigueur.

Tout ceci se retrouve dans *Neuf royaumes*, une véritable somme de toutes les réflexions émises antérieurement et aussi l'écartement le plus fort (l'écartèlement?) d'une sensibilité tendue à l'extrême. Deux cent quatre pages où l'on chercherait en vain le signe d'un affadissement ou d'une quelconque dilution. Homogène et dense, *Neuf royaumes* est le livre de la contention, de l'exigence et de l'intensité de l'être. Une quête initiatique qui porte le voyage au plus haut et qui donne à l'errance originelle du poète, les stations nécessaires

Crickillon n'a guère changé de route, il a pesé d'un pas plus lourd sur chacune de ses interrogations. Son questionnement l'engage dans des poèmes de « réalisation » et de doute, la première n'étant perceptible que par la formulation abrupte, sauvage et cependant toujours contrôlée par le second. Et si les voies sont désormais connues de tous ceux qui suivent Crickillon depuis longtemps, l'architecture de l'ensemble apparaîtrait aujourd'hui plus nette et pour tout dire, décisive.

## 1. La construction du voyage, le choix de l'errance...

*J'ai rêvé Neuf Royaumes. Je vais et je m'en vais, et toujours.  
Il est*

*Des miracles infaillibles (7)*

Profuse ou rentrée, la démarche poétique de Jacques Crickillon est axée sur le voyage. la quête d'un univers généreux ou aride, extérieur ou

---

7. *Neuf Royaumes*, L'Arbre à Paroles, Amay, 1992, p. 18.

intérieur commande toutes les autres. Le déplacement dans l'espace ou dans le temps est le signe même de la vie. Ce « voyageur » dont le poète revêt si volontiers les insignes organise son discours à défaut de baliser ses étapes.

L'organisation du poème et la logique implacable de la progression ne sont que l'appareil d'une sensibilité aiguë et douloureuse. Le voyage de l'homme reste une longue marche difficile même si les attributs du verbe ont une efflorescence qui l'honore et l'identifie à la fois...

## 2. La solitude

*Solitude, révolter sur le temps, quand triomphe l'azur (8).*

Le voyage ne peut se faire que seul, dans la quête des signes les plus imperceptibles des choses. Crickillon parle de cette solitude même quand il évoque le partage, l'amour, la jubilation des arbres et des fleurs, même quand il évoque son désir de communication. L'entrée en soi est un voyage plus lointain que le plus lointain déplacement. Il exige silence et nudité : *Ainsi, gagnerai-je la nudité des pierres (9)* car il n'y a pas de dialogue entre soi et soi qui ne passe par le détachement et les mille et une ruptures du quotidien.

## 3. Le temps

*Le temps*

*Tombe*

*Rebondit*

---

8. Ibidem, p. 57.

9. Ibidem, p. 57.

*Sur le miroir sans tain  
De la mémoire,  
Et c'est notre malentendu (10)*

Crickillon évoque sans préciser vraiment, les « ruines », les « déserts », « l'aridité », « l'abîme » sans se référer textuellement aux déprédations du temps. Et cependant, le temps est omniprésent dans une oeuvre qui associe à maints endroits, l'enfance d'où l'on vient et le futur où l'on n'est pas sûr de se rendre... Une telle ambiguïté se dégage d'à peu près tous les poèmes et elle se fixe ordinairement dans une antithèse de couleurs ou dans un champ lexical inspiré par le temps.

#### **4. La liberté**

*Nous ne demandons pas l'aumône des saisons des hommes (11)*

Dégagé de tout (de l'accessoire et des essences mêmes qu'il a rejetées au passage), Crickillon avance arbitrairement vers un état de pleine autonomie dans un univers poétique dont il a fixé les lois et les limites. Une telle forme de libération s'accompagne donc de rejets, de désengagements et de désunions : *Nous ne prions ni l'honneur ni la grâce (12)*. C'est le prix fort et sans doute fort durement négocié, que le poète entend payer pour disposer du silence nécessaire à sa prospection et à son introspection. L'expression même de cette liberté charge le discours d'une intensité dramatique tout à fait singulière. Redondante à force d'être induite, la formulation de l'autonomie et au droit à la parole implosive souligne les passages les plus significatifs des *neuf Royaumes*.

---

10. Ibidem, p. 114.

11. Ibidem, p. 72.

12. Ibidem, p. 72.

## 5. La mort

*J'aurai connu et reconnu, dès la première expiration, le serpent vert de ma mort, le serpent pourpre de l'autre vie (13).*

Jamais plaintive, jamais explicitement circonscrite, la mort est une évocation proche de la recherche même de Crickillon, et en accord avec la logique même du voyage initiatique entrepris. Extrême-orientale par son identification, elle semble sortie d'un livre de contes ou construite par des mains soucieuses de sa représentation. Comme chacun des signes de l'oeuvre, la mort est charriée par le reste, par tous ces éléments que porte le fleuve (que charrie le poème) et qui sont la matière même de la nature et du lexique. Crickillon est le convoyeur des matières. On a le sentiment qu'il porte dans son discours, tout à la fois les éléments dont il est fait et les signifiants dont il s'est assuré le compagnonnage. L'écriture a donc chez lui une existence organique...

## 6. La jubilation de l'écriture

Organique, jubilatoire et personnelle...

*Vogue l'écriture, qu'elle génère le silence. Blanc vibrant.  
Ultra noir que tu célèbres dans la joie des roches foudroyées. (14)*

L'efflorescence bien souvent soulignée dans la poésie de Crickillon, c'est l'écriture qui l'inspire autant que la misère dont elle est nourrie. Une écriture gourmande de tout ce qui vit, qui passe et qui se récolte, exigeante aussi par le choix d'images hautes et fulgurantes, par la qualité des sonorités dont les mots sont chargés. Un mot comme un coquillage

---

13. Ibidem, p. 108.

14. Ibidem, p. 69.

qu'on porte à l'oreille. On y entend donc la mer... Voilà bien l'un des secrets d'une poésie qui en a tant et qui les garde si jalousement, peut-être en raison de la portion d'humanité qu'elle engage...

## **7. La couleur : un profil haut pour un paysage intérieur**

C'est par le regard que Crickillon pénètre le lecteur. Il est donc évident que la couleur lui prête son intention :

*Blanc sur noir. Il a neigé cette nuit..*

[...]

*Le jour fut une nuit blanche sur les yeux incendiés (15)*

Le poète avance par contrastes. Il associe aux couleurs des formes et des matières, il procède par antithèses pour mieux souligner le balancement des choses, il saisit la pluie ou la neige pour élargir la palette ou pour accroître l'impression de la fluidité. Ainsi, les antithèses à quatre (voire six) éléments sont fréquentes dans une oeuvre qui tire sa loi des contraintes et ses ambiguïtés, des nuances mêmes des scories qui composent l'univers.

## **8. Recherche de soi à travers le monde (ou l'inverse...)**

Dans *Neuf Royaumes*, Crickillon s'attarde à la révélation des éléments, à la découverte de l'énigme. Il détaille l'objet pour le dessaisir de son mystère et sans doute, se l'approprier. Voleur de matières autant qu'il peut l'être du « feu », le poète saisit l'instant par représentation immédiate, par le signe qui l'invitera à poursuivre sa route. Mais bien plus qu'au philosophe qui ne lui apprend que ce qu'il veut bien savoir, c'est à l'enfant qu'il fut que le poète s'adresse :

---

15. Ibidem, p. 151.

*Quand nous étions enfants, le voyage, c'était au fond de la prairie, ce cercle de pierres où se pose un oiseau (16).*

Microcosme du dialogue. Tout s'arrête-t-il là? À cette enfance dont le poète n'attend peut-être que la révélation implicite du reste?

## **9. L'amour : le tout, les contraintes, l'autre et l'un...**

Évasif quand il parle des lieux :

*Je vous écris d'où vous voudrez (17)*

Crickillon précise son identité quand il parle de l'amour. En fait, il ne le dissocie presque jamais du reste ; il s'y implique, il circonscrit l'espace qu'il lui réserve, il module sa diction (et la nuance) en fonction de la connaissance qu'il a de l'amour :

*Je vous écris de la sphère de l'amour (18)*

Ainsi, le dernier royaume est sans doute le premier. En tout cas, il assure l'identité des lieux et le sens des matières :

*Tracez le cercle. Partez. Ne le quittez jamais (19)*

Crickillon ne fait jamais l'économie d'un amour singulier quand il parle de son immersion dans l'univers.

---

16. Ibidem, p. 167.

17. Ibidem, p. 204.

18. Ibidem, p. 204.

19. Ibidem, p. 204.

La cohérence sensorielle est totale. L'oeuvre approfondit ses propres registres ; elle génère le tout en puisant dans l'énergie dont elle est faite. Et loin d'être l'élément réducteur qui déprécierait ses assises, l'amour est tout au contraire la justification du reste. De loin sans doute, mais aussi de si près qu'on croirait l'entendre chuchoter, Jacques Crickillon nous offre la gravité du chant dont nous sommes les porteurs par la voix et le tracé de notre propre énigme.

*Au centre du cercle est le temple de l'amour. Nulle parole limonaire. Ce silence est l'amour. Celui qui s'y baigne où qu'il aille porte l'extase tranquille de l'oiseau noir de pleine lune.*

*Ce silence est le poème de l'amour. Celui qui dans sa chair s'inscrit où qu'il aille, et quelque faille, porte le secret de l'oiseau blanc d'obscur océan. Celui-là est sauf, qui tourne seul au centre du cercle (20).*

Michel Joiret.

Document réalisé en 1985 - mis à jour en 1992.